

tiente d'y aller puiser de la force et consommer son sacrifice.

Bientôt effectivement toute la société se trouva réunie dans cette jolie petite chapelle décorée en fête pour la cérémonie. Des guirlandes de feuillages attachées d'un pilier à l'autre formaient plusieurs arcs de triomphe sur la tête des assistants ; d'autres guirlandes disposées en gracieux festons circulaient le long des murs dont ils cachaient la nudité. Sur l'autel, les bluets, les coquelicots, les grosses paquerettes blanches, mêlés de folles avoines et de quelques épis de blé formaient des bouquets champêtres qu'envieraient bien des salons. Deux fauteuils en velours bleu, apportés du château pour les mariés, déparaient bien un peu l'harmonie rustique de cette église de campagne ; mais dans une cérémonie, où l'élite d'une petite ville doit assister, une dérogation aux usages établis serait une déchéance dans l'opinion. Les officiers de l'église étaient présents dans leurs beaux costumes ; les paysannes emplisaient les bancs, accourées comme au dimanche ; car on aimait la famille de Ribienne dans ce village, où les petites filles étaient nées ; les enfants roulaient partout, sachant que, selon un vieil usage, toujours en vigueur, des dragées, jointes à des pièces de monnaie, seraient jetées à la sortie du cortège quand les cloches à toute volée répandraient dans les airs leurs plus joyeux carillons.

Marie-Sophie se mit à l'écart sur un modeste prie-Dieu et elle pria avec confiance, elle demanda au Ciel de l'aide contre son cœur. Le souvenir de la mort de son père s'empara de son âme ; elle était déjà grande quand ce deuil frappa la famille. Le père avait dit sur son lit d'agonie : Je ne veux pas qu'on pleure ! parce qu'il était chrétien et prêt. Marie-Sophie avait retenu ce mot : je ne veux pas qu'on pleure ! c'est-à-dire, qu'on fasse acte de faiblesse ou de révolte devant la volonté de Dieu. Je ne veux pas qu'on pleure, quand moi, époux et père, je vais quitter la famille et ses légitimes joies. Je ne veux pas qu'on pleure, parce que le chrétien est en ce monde pour la souffrance et la mort, non pas pour le bonheur.

Que dirait donc ce chrétien de la vieille roche, s'il voyait sa fille aînée pleurer une passion impossible et bientôt coupable ? Ne la renierait-il pas avec tout son sang, avec toute sa foi ? Marie-Sophie avait admiré son père mourant. Cette force surhumaine subjuguait l'âme de cette petite fille de huit ans, et y laissa de fortes impressions. Son caractère même en reçut une empreinte virile. Ainsi on raconte qu'étant un jour tombée de la terrasse sur la pelouse,